

L'HOMME DIVINISÉ

1. Introduction

1. Affirmer un seul Seigneur et un seul Dieu ...

L'Apôtre nous enseigne en bien des endroits, le mystère total et parfait de la foi telle que nous la présente l'Evangile; parmi tant de textes propres à nous permettre de connaître Dieu, voici ce qu'il écrit aux Ephésiens : «Vous avez été appelés par votre vocation à une unique espérance. Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui agit en tous et qui est en nous tous» (Ep 4,4-6).

Il ne nous laisse donc pas exposés à tomber dans les tendances erronées et ambiguës qui sont les conséquences d'une doctrine mal définie. Il ne permet à aucune croyance imprécise de se glisser dans notre esprit, opposant à l'indépendance de notre intelligence et de notre volonté, des obstacles établis par lui et infranchissables. De la sorte il empêche notre sagacité de s'exercer au-delà de ce qu'il nous a enseigné, puisque par la formulation bien nette d'une foi immuable, il ne nous est plus permis de croire ceci, ou d'admettre cela.

C'est pourquoi, en nous annonçant un seul Seigneur, Paul nous rappelle qu'il n'y a qu'une seule foi. Puis, après avoir spécifié qu'il n'y a qu'une seule foi en un seul Seigneur, il nous présente aussi un seul baptême. Car s'il n'y a qu'une seule foi en un seul Seigneur, cette unique foi en un seul Seigneur exige un seul baptême. Et puisque tout ce mystère de la foi et du baptême a pour objet un seul Seigneur, l'Apôtre termine en affirmant un seul Dieu, pour assurer la perfection de notre espérance : de la sorte, comme il y a un seul baptême et une seule foi en un seul Seigneur, ainsi y a-t-il un seul baptême et une seule foi en un seul Dieu.

En effet, le Père et le Fils sont un, non pas en raison de la confusion de leurs personnes, mais par leur caractère spécifique : d'une part, du fait que l'un et l'autre ont pour caractère d'être unique, au Père appartient d'être Père, au Fils d'être Fils; d'autre part du fait que tous les deux ont pour caractéristique d'être un, le mystère de leur unité les concerne l'un et l'autre. Car si le Christ est un seul Seigneur, cela n'empêche pas Dieu le Père d'être Seigneur, et que le Père soit un seul Dieu ne doit pas être compris comme si le Christ, seul Seigneur, n'était pas Dieu : si, du fait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Christ semblait ne plus avoir le droit d'être Dieu, il faudrait en conclure qu'il est impossible d'attribuer à Dieu la possibilité d'être Seigneur, étant donné que le Christ est le seul Seigneur. En ce cas, qu'ils soient un exprimerait non pas le mystère du Père et du Fils, mais la confusion de leurs personnes. Voilà pourquoi il n'y a qu'un seul baptême et une seule foi en un seul Seigneur. comme il n'y a qu'un seul baptême et une seule foi en un seul Dieu le Père.

... Exige une seule foi

Or la foi ne peut plus être une, si l'on ne garde pas au fond de son cœur l'affirmation d'un seul Seigneur et d'un seul Dieu le Père. Comment une foi qui ne serait pas unique pourrait-elle reconnaître un seul Seigneur et un seul Dieu le Père ?

Mais à présent, par suite d'une telle diversité d'enseignements, la foi ne paraît plus être unique : l'un croit que le Seigneur Jésus Christ a frémé de douleur en sentant le clou percer sa main, comme nous le ferions nous-mêmes dans notre faible nature; on le voit dans l'épouvante, tremblant devant la mort imminente, privé de la puissance de sa nature et de sa majesté. Et même, ce qui est trop fort, on va jusqu'à nier la naissance du Fils pour le présenter comme une créature. On le dit Dieu, mais on ne le reconnaît pas tel : on prétend que ce n'est pas une atteinte à la foi de donner à plusieurs le nom de dieux. alors que si l'on a conscience de ce qu'est la nature divine. on comprend aisément qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu !

Non, maintenant, ne parlons plus du Christ, seul Seigneur, si pour les uns il ne souffre pas en raison de sa divinité, et si pour les autres il craint par suite de sa faiblesse; si les uns le reconnaissent Dieu par sa nature, et les autres seulement de nom . si pour les uns, il est Fils par la génération, et pour les autres, par pure appellation. Et par là, impossible également de croire en un seul Dieu Père, si les uns le croient Père par sa puissance souveraine, les autres parce qu'il engendre son Fils, en tant que Dieu est Père de toutes les créatures.

Désormais qui donc pourrait mettre en doute qu'être hors d'une foi unique, c'est purement et simplement être hors de la foi ? Car une foi unique reconnaît un seul Seigneur le Christ, et un seul Dieu le Père. Or ce seul Seigneur le Christ, est reconnu unique, non pas de nom mais par la foi, s'il est Fils, s'il est Dieu, s'il est immuable, s'il ne cesse jamais d'être Dieu et Fils. Si donc on nous annonce un Christ autre que ce qu'il est, c'est-à-dire ni Fils, ni Dieu, on

L'HOMME DIVINISÉ

nous prêche un autre Christ. Dans ce cas, nous n'avons pas affaire à une foi unique dans un seul baptême, puisque selon la doctrine de l'Apôtre, la foi unique en un seul baptême est celle pour qui le seul Seigneur est le Christ, Fils de Dieu, celle pour qui il est Dieu.

3. Cette foi ne manque pas de témoins

Car maintenant, il n'est plus possible de nier que le Christ soit le Christ, et de le dire ignoré du monde. Les écrits des prophètes le mentionnent comme tel, la plénitude des temps qui chaque jour se parfait, est là pour en témoigner, les tombeaux des apôtres et des martyrs nous parlent des merveilles qu'il a réalisées. La puissance de son nom nous prouve ce qu'il est, les esprits impurs le reconnaissent, son nom résonne dans les hurlements que poussent les démons dans leurs tourments. En tout cela, nous constatons la réalisation du plan voulu par Dieu dans sa puissance.

Par ailleurs, notre foi se doit de le reconnaître tel qu'il est : nous avons à le proclamer, non pas de nom mais en réalité, un seul Seigneur, par une seule foi, dans un seul baptême. Car il n'y a qu'un seul Dieu le Père, comme il n'y a qu'un seul Seigneur le Christ.

4. Et pourtant, à présent, la voilà contestée !

Mais à présent, tous ces beaux parleurs qui nous présentent un Christ nouveau. en refusant au Christ tout ce qui lui revient, nous annoncent un autre Christ Seigneur, comme du reste un autre Dieu le Père. Mais oui, celui-ci n'a pas engendré le Christ, mais il l'a créé; celui-là n'est pas né, mais il a été créé; et ce n'est pas conforme à la vérité de le prétendre Christ-Dieu, puisqu'en raison de sa naissance, il n'est pas ce qu'est Dieu; et du reste la foi n'a que faire d'un Dieu Père, puisqu'il ne saurait y avoir en Dieu une génération qui lui permettrait d'être Père.

Bien sûr, à juste titre, ils chantent les louanges de Dieu le Père, comme il est bon de le faire : il jouit d'une nature inaccessible, invisible, hors de toute atteinte, inexprimable, infinie, qui sait prévoir, puissante, pleine de tendresse, légère, capable de traverser la matière, demeurant à l'extérieur et à l'intérieur de tout et perçue «tout en tous» (I Co 15,28). Mais lorsque, pour lui décerner une gloire suprême, ils ajoutent qu'il est «Seul bon, seul puissant, seul immortel», qui ne voit que cet éloge qui se teinte de respect, vise à exclure le Seigneur Jésus Christ de cet état bienheureux, que par cette restriction que souligne le mot «seul», ils n'attribuent dans leur louange qu'au seul Dieu ? Si le Père possède seul ces perfections, le Fils serait alors lui-même mortel, faible et mauvais. Telle est bien la raison pour laquelle ils refusent au Fils d'être né de Dieu le Père selon la nature : ils ne veulent pas admettre que la béatitude propre à la nature de Dieu le Père réside dans le Fils du fait de sa génération; car au Fils appartient la puissance de la nature qui l'a engendré.

Le Christ ne serait pas l'image parfaite de Dieu

Ces beaux parleurs n'ont pas été formés par l'enseignement de l'Evangile et des apôtres, et pour accaparer ainsi au profit de leur thèse impie la majesté de Dieu le Père, ils ne font pas preuve d'une foi pleine d'amour et de respect, mais au contraire ils étalent les artifices de leur mauvaise foi. Et lorsqu'ils nous expliquent que rien ne saurait être comparé à la nature du Père, ils nous présentent Dieu le Fils Unique doté d'une nature d'un niveau inférieur et faible, par opposition à celui qui ne saurait être comparé avec personne d'autre. Ils prétendent que Dieu, l'Image vivante du Dieu Vivant, la Forme la plus accomplie de sa nature bienheureuse, le Fils seul-engendré d'une substance innascible, celui qui, s'il ne jouissait pas de la gloire parfaite qui est celle du Père dans sa béatitude, n'en reproduirait pas en sa ressemblance parfaite toute la nature, oui, ils avancent que celui-là ne serait pas sa véritable Image !

Allons donc ! Si Dieu le Fils seul-engendré est l'Image du Dieu innascible, c'est qu'il possède dans sa pleine vérité sa nature parfaite et complète, et c'est elle qui le rend sa véritable Image. Le Père est puissant; mais si le Fils est faible, il n'est pas l'Image du Puissant. Le Père est bon; mais si le Fils possède une nature divine d'un genre différent, cette nature qui serait alors mauvaise, ferait en sorte qu'il ne serait pas l'Image du Dieu bon. Le Père est incorporel; mais si le Fils, en tant qu'Esprit, est restreint aux limites d'un corps, sa forme corporelle n'est pas l'Image du Dieu incorporel. Le Père est ineffable; mais si le langage est capable d'exprimer le Fils, sa nature inexprimable n'est plus l'Image du Dieu Inénarrable. Le Père est vrai Dieu; mais si le Fils ne possède pas la vraie divinité, ce faux dieu n'est pas l'Image du vrai Dieu.

L'HOMME DIVINISÉ

Non, l'Apôtre nous enseigne que le Fils n'est pas en partie l'Image de Dieu, ni Forme de Dieu en une parcelle de son être; mais il nous le présente bien comme étant «Image du Dieu invisible» (Col 1,15), et : «Forme de Dieu» (Ph 2,6). Et l'Apôtre ne pourrait exprimer plus clairement la nature divine du Fils de Dieu, qu'en disant que puisque Dieu est invisible, le Christ est l' «Image du Dieu invisible» : un être visible ne saurait absolument pas se rapporter à l'image d'une nature invisible.

6. Mais le Christ est Dieu et homme

Comme nous l'avons montré dans les livres précédents, ces gens ravissent l'économie de l'Incarnation et s'en servent pour dénigrer la divinité du Christ. Ils s'emparent du mystère de notre salut pour le mettre au service de leur impiété. Si leur foi avait pris racine dans celle de l'Apôtre, ils auraient compris que celui qui «était dans la forme de Dieu» a pris «la forme d'esclave» (Ph 2,7). Ils n'utiliseraient pas la forme d'esclave pour rabaisser la «forme de Dieu», alors que la forme de Dieu contient en elle la plénitude de la Divinité. Ils parleraient avec un sentiment de respect de ce qui concerne les temps et les mystères, sans que la Divinité en souffre, ni que l'économie de l'Incarnation leur soit une occasion d'errer.

Mais tout cela, je le crois, a déjà été traité à fond. Nous avons souligné comment la puissance de la nature divine se cache dans les circonstances qui entourent la naissance du corps assumé par le Verbe; nous n'avons donc maintenant aucun motif d'en douter, celui qui est à la fois Dieu Fils unique et homme, accomplit tout par la puissance de Dieu, et par sa vraie nature humaine, il parfait toutes choses dans la puissance de Dieu. Il possède en lui tout ensemble la nature du Dieu tout-puissant dans ses œuvres, puisqu'il est né de Dieu, et la perfection de l'homme arrivé à sa maturité, puisqu'il est né de la Vierge. Il existe dans la nature de Dieu, avec un vrai corps, et il demeure dans un vrai corps avec la nature de Dieu.

7. Nous en étions arrivés à réfuter les objections concernant la résurrection du Christ

Au cours de notre exposé, nous avons donc combattu les objections venant de la doctrine impie de ces gens, par l'enseignement de l'Évangile et des Apôtres, et nous en sommes arrivés à la gloire que le Christ retire de sa mort. Car même après la glorieuse résurrection du Christ, ces impies ont l'audace d'avancer des arguments qui tendent à montrer chez le Seigneur une faiblesse qui lui viendrait d'une nature d'un niveau inférieur. C'est à cela qu'il nous faut maintenant répondre.

Comme nous avons eu le souci de le faire dans nos autres livres, nous expliquerons le sens des textes par les textes eux-mêmes : ainsi nous ferons ressortir la vérité là même où ils cherchent à la nier. Car les paroles divines sont simples, elles ont pour but de former notre foi; elles sont dites de telle sorte que leur sens n'a pas besoin d'être étayé par des exemples qui leur sont étrangers ou par des paroles prises ailleurs.

8. Exposé des arguments scripturaires apportés par les ariens

Entre autres impiétés, les hérétiques se plaisent en effet, à relever cette parole du Seigneur : «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jn 20,17). Ainsi, puisque son Père est le Père des disciples, puisque son Dieu est leur Dieu, le Christ ne possède donc pas la nature divine : il l'affirme, Dieu le Père est pour les autres ce qu'il est pour lui; du coup, voilà que cesse tout privilège d'une communion de nature et de naissance entre le Père et le Fils, par laquelle il serait Dieu né et Fils.

Ils s'arrêtent encore à cet autre texte, de l'Apôtre celui-là : «Mais quand il dira : Tout a été soumis. c'est évidemment à l'exclusion de celui qui lui a tout soumis. Et lorsque tout lui aura été soumis, le Fils lui-même se soumettra alors à celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous» (1 Co 15,26-28). Cette sujétion, il y a tout lieu de le croire, témoigne d'une nature débile; il ne possède pas la nature du Père, puisqu'une faiblesse de sa nature le soumet à une puissance supérieure.

Or si l'impiété de ces gens adopte une position si forte d'où il est difficile de les déloger, c'est pour rejeter la naissance du Fils. Si l'on constate que celui-ci est soumis au Père, c'est qu'il n'est pas Dieu. S'il partage avec nous son Dieu et Père, c'est donc qu'il est une créature comme nous, qu'il a été créé par Dieu plutôt qu'engendré : car une créature vient à l'existence à partir de rien, tandis qu'un être engendré possède la nature de celui qui l'a mis au monde.

9. Mais il s'agit de l'm mystère de tendresse !

A vrai dire, toute accusation impie est malhonnête, car le mensonge se dresse contre la vérité, lorsque, comme maintenant, le dévergondage se donne libre cours. Cependant, il se

L'HOMME DIVINISÉ

couvre parfois du voile de quelque justification ambiguë qui lui permet de défendre sans rougir une position qui, mise au jour, devrait le couvrir de honte. Mais ici, dans ces textes utilisés pour rabaisser la divinité du Seigneur, on doit exclure toute retenue et tout faux-semblant : on y décèle, sans l'excuse de l'ignorance, la seule volonté d'interpréter ces passages d'une manière impie.

Avant de commencer dans un instant l'explication de ce texte de l'Évangile, je me demande s'il n'y aurait pas lieu de nous souvenir de l'enseignement de l'Apôtre contenu dans ces paroles : « Ah oui, tous peuvent le dire, il est grand le mystère de la tendresse de Dieu ! Il a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, contemplé par les Anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, exalté dans la gloire ! » (1 Tm 3,16).

Dès lors quelqu'un serait-il encore doté d'une intelligence assez stupide pour comprendre que le plan divin de l'Incarnation n'est autre chose que ce grand mystère de tendresse ? Celui qui ne voudrait pas le reconnaître ne ferait pas preuve d'une foi véritable en Dieu. Car l'Apôtre affirme sans l'ombre d'un doute que tous doivent admettre que le mystère de notre salut n'a rien de déshonorant pour Dieu, mais qu'il est le mystère d'une grande tendresse. Il n'y a donc pas là nécessité, mais bonté, il n'y a pas là faiblesse, mais mystère d'une grande tendresse ! Et ce mystère n'est plus caché dans le secret, mais il est manifesté dans la chair; il ne revêt pas un caractère de faiblesse par suite de la nature de la chair, mais il est justifié dans l'Esprit. Ainsi la justification dans l'Esprit enlève à notre foi toute idée de faiblesse de la chair; par la manifestation de la chair, ce mystère n'est plus caché, et par l'humble aspect de celui qui est l'artisan de ce mystère, nous n'avons qu'à reconnaître en ce mystère, une grande tendresse !

Mystère révélé par l'Apôtre

L'Apôtre conserve un certain ordre dans tout cet exposé de sa foi. Puisqu'il y a tendresse, il y a mystère, signe d'une réalité cachée; puisqu'il y a signe d'une réalité cachée, il y a connaissance dans la chair; puisqu'il y a connaissance dans la chair, il y a justification dans l'Esprit. Car ce mystère de tendresse qui a été manifesté dans la chair, pour être vraiment mystère par la justification de l'Esprit, a été manifesté dans la chair. Par ailleurs, nous n'avons pas à ignorer comment cette manifestation dans la chair est justification dans l'Esprit. Ce mystère, parce qu'il a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, contemplé par les Anges, proclamé chez les païens et cru dans le monde, a été de ce fait, exalté dans la gloire.

De cette façon, il est pour tous le grand mystère de la tendresse de Dieu, puisqu'il fut manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, contemplé par les anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, exalté dans la gloire. Car si on l'a annoncé, c'est qu'il a été contemplé par les anges; si on l'a cru, c'est qu'il a été annoncé, et l'exaltation dans la gloire assure la perfection de tout. Car le grand mystère de la tendresse de Dieu, c'est l'exaltation dans la gloire, et croire à ce plan divin nous prépare à recevoir la forme de la gloire du Seigneur.

L'Incarnation dans la chair est donc le grand mystère de la tendresse de Dieu, car en raison de l'Incarnation, voici manifesté ce mystère dans la chair. Et pourtant, reconnaissons-le, cette manifestation dans la chair n'est autre que le mystère d'une grande tendresse; car la manifestation de ce mystère dans la chair, c'est aussi la justification dans l'Esprit et l'exaltation dans la gloire. Notre foi aurait-elle encore à espérer d'autres merveilles pour prétendre que le mystère d'un plan divin si rempli de bonté révèle une faille dans la Divinité ? Puisque nous voici emportés dans la gloire, nous pouvons l'avouer, il est grand le mystère de la tendresse de Dieu !

Et maintenant, puisqu'il n'y a pas à voir ici de faiblesse, mais un mystère, puisqu'il n'y a pas nécessité, mais tendresse, il nous reste à creuser le sens du texte emprunté par nos gens à l'Évangile. Ainsi ce mystère de notre salut et de notre gloire ne servira pas de prétexte pour propager un enseignement impie.

2. L'expression du Seigneur : « Mon Dieu et votre Dieu »

10. Les ariens citent ce texte pour y voir la reconnaissance d'une situation d'infériorité

De fait, hérétique, tu prends pour appuyer tes dires, une affirmation très sérieuse et irréfutable du Seigneur; parlant de lui, celui-ci déclare : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20,17). Ainsi, du fait que pour nous comme pour lui, le Père est seul Père, et Dieu seul Dieu, il partage avec nous cette faiblesse qui est la nôtre. Car

L'HOMME DIVINISÉ

si nous avons le même Père, nous sommes ses égaux en tant que fils; et si nous avons le même Dieu, nous sommes à son niveau, en tant que serviteurs. Et puisque nous sommes des créatures de par notre origine, et des serviteurs de par notre nature, si son Père et son Dieu est aussi le nôtre, c'est qu'il est comme nous créature et serviteur.

Et l'acharnement qui anime cet enseignement impie, fait encore appel à ce texte du prophète : «Dieu, ton Dieu t'a oint» (ps 44,8), Ainsi le Christ ne posséderait pas la nature toute-puissante qui est celle de Dieu, puisque le Dieu qui l'a oint se trouve présenté comme son Dieu.

11. Mais le Fils de Dieu, même incarné, ne saurait être que Dieu !

Il ignore le Dieu-Christ, celui qui ignore le Dieu un. Car naître comme Dieu n'est autre chose qu'être dans cette nature par laquelle Dieu existe; ceci parce que ce mot «être né», s'il souligne celui qui est à l'origine de la naissance, ne permet pourtant pas d'affirmer que celui qui est né a une manière d'exister inférieure à celle de son auteur. Or si sa manière d'être n'en subit aucune atteinte, le Fils doit à son auteur d'être à la source de sa naissance, sans qu'il ait perdu pour autant la nature de son auteur. Car dans sa naissance, le Fils de Dieu ne procède pas d'ailleurs que de Dieu, et il n'est pas autre que Dieu. S'il venait d'ailleurs, on ne pourrait parler de naissance; s'il était autre que Dieu, il ne serait pas Dieu.

Mais puisqu'il est Dieu, né de Dieu, Dieu le Père est de ce fait, pour Dieu le Fils, le Dieu de sa naissance et le Père de sa nature, car la naissance de Dieu vient de Dieu, et en cette naissance, le Fils reçoit une nature telle qu'en cette nature, il est Dieu.

12. C'est ce qui ressort de tous les dires du Seigneur

Dans tous ses dires, le Seigneur prend donc grand soin de s'exprimer d'une manière juste et légitime, de telle sorte que la révélation de sa naissance ne porte pas ombrage à sa divinité, ni que le respect envers son Père, respect qui le pousse à lui obéir, ne blesse pas la majesté de sa nature : tout simplement pour rendre à son auteur l'hommage qu'il lui doit de par sa naissance, le Fils rend au Père l'honneur qui lui est dû, et la confiance toute naturelle qu'il lui porte, le montre conscient de posséder cette nature selon laquelle il existe en naissant en Dieu.

Tel est le sens de cette parole : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» (Jn 14,9), et aussi de cette autre : «Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même» (Jn 14,10). Car s'il ne dit pas ces paroles de lui-même, c'est donc forcément qu'il les doit à son auteur. Et si en le voyant, on voit le Père, c'est qu'il a conscience d'avoir une nature qui, pour montrer Dieu en elle, n'est pas étrangère à celle de Dieu.

De là encore ce texte : «Mon Père qui me les a données, est plus grand que tout (Jn 10,29), et celui-ci : «Moi et le Père, nous sommes un !» (Jn 10,30), car ce don que lui fait le Père, exprime la naissance reçue; et s'il est un avec le Père, c'est qu'il s'agit d'une propriété de sa nature qui lui vient de sa naissance.

Prenons encore cet autre passage : «Mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père» (Jn 5,22-23). Donner le jugement, ce n'est pas taire la naissance, puisqu'une égalité d'honneur implique une égalité de nature. Ou cet autre : «Je suis dans le Père, et le Père est en moi» (Jn 14,10), ou encore : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28). Le Père et le Fils sont l'un dans l'autre : reconnais donc la divinité du Fils de Dieu. Le Père est plus grand que le Fils : comprends ici que celui-ci proclame l'estime qu'il a pour son Père.

Remarquons encore ce texte : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père; et tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement» (Jn 5,19). Puisque le Fils ne fait rien de lui-même, c'est donc qu'en vertu de sa naissance, le Père est à l'origine de son action. Et cependant, puisque tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement, c'est donc qu'il n'existe pas dans une nature autre que celle de Dieu; pour faire tout ce que fait le Père, la nature toute-puissante du Père doit exister en lui.

Ainsi tous ces textes nous montrent à la fois l'unité entre le Père et le Fils selon l'Esprit, et la caractéristique de la nature du Fils, conséquence de sa naissance : de la sorte, le Fils par sa naissance proclame le Père que cette naissance met en lumière, et d'autre part, cette révélation du Père par la naissance du Fils, n'empêche pourtant pas le Fils d'avoir pleine conscience de posséder la nature divine. Dieu le Fils reconnaît donc Dieu pour son Père parce qu'il naît de lui, mais par ailleurs, puisqu'il naît de lui, il possède en lui par nature, tout ce qu'est Dieu.

L'HOMME DIVINISÉ

13. Tel est bien le mystère de tendresse : un Dieu devenu serviteur !

C'est pourquoi l'économie de ce grand mystère de tendresse fait en sorte que celui qui est le Père du Fils dans sa naissance divine, soit en outre le Seigneur de notre condition humaine assumée par le Verbe; puisque celui qui était dans la forme de Dieu a été reconnu dans la forme d'esclave. Car il n'était pas serviteur quand il était Dieu le Fils selon l'Esprit. Et d'après le jugement ordinaire des hommes, là où il n'y a pas de serviteur, il n'y a pas de Seigneur. Sans doute, Dieu est le Père du Fils Unique de Dieu qu'il a engendré dans une naissance, mais si nous regardons le Christ sous son aspect de serviteur, nous ne pouvons donner au Père que le nom de Seigneur, puisqu'il est question d'un serviteur. Mais auparavant le Christ n'était pas serviteur par nature, et par la suite, il commence à exister dans une autre nature qu'il n'avait pas auparavant. Aussi la seule raison pour laquelle il est soumis à un pouvoir, est celle pour laquelle il accepte une servitude. Dès lors, il a un Seigneur, de par le plan divin qui lui veut une nature humaine, puisqu'il se présente lui-même comme serviteur par suite de son incarnation.

14. En tant qu'il est homme serviteur, le Dieu du Christ est le Dieu des hommes

L'homme Jésus Christ qui s'exprime en ce texte : «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jn 20,17), est donc celui qui vit dans la condition d'esclave, alors qu'il était de condition divine. Par suite, s'il parle ici comme un serviteur et s'adresse à des serviteurs, pourquoi son langage ne serait-il pas celui d'un serviteur ? Serions-nous en droit de l'appliquer à cette nature qui en lui n'est pas celle d'un serviteur ? Il a pris la condition d'esclave, alors qu'il était de condition divine, et de ce fait, il est entré en communion avec nous, les serviteurs, en tant que serviteur. Dès lors, n'est-ce pas parce qu'il est serviteur que cette communion lui a été possible ? En ce sens, le Père est son Père comme il est le Père des hommes, et Dieu est son Dieu comme il est le Dieu des serviteurs. Et puisque c'est l'homme Jésus Christ dans sa forme de serviteur, qui s'adresse ici à des hommes serviteurs, il n'y a pas lieu de douter que le Père soit pour lui ce qu'il est pour les autres hommes, si on le considère sous l'angle de son humanité, et que Dieu soit pour lui ce qu'il est pour les autres serviteurs, si l'on envisage la nature selon laquelle il est serviteur.

15. En tant que serviteur, le Christ est bien notre frère

Somme toute, regardons les mots qui se trouvent tout à fait au début de cette phrase; elle commence ainsi : «Va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jn 20,17). Je te pose maintenant cette question : Le Christ a-t-il des frères en raison de sa forme de Dieu, ou en raison de sa forme de serviteur ? Si on l'envisage sous l'angle de la plénitude de la divinité qui habite en lui, partagerait-il, pour une part si infime soit-elle, notre état soumis à la corruption, pour que nous soyons regardés pour ses frères, en tant qu'il est Dieu ? Mais non, car l'Esprit qui anime le prophète n'ignore pas en quel sens nous sommes les frères de Dieu le Fils seul-engendré. C'est en effet à celui qu'il avait présenté comme un ver et non comme un homme, qu'il prête cette parole : «J'annoncerai ton nom à mes frères» (Ps 21,7). Le prophète compare ici le Christ à un ver, soit parce qu'il vit en raison d'une conception qui n'est pas celle dont tirent leur origine les autres êtres, soit parce qu'il sort tout vivant des profondeurs de la terre, nous indiquant ainsi qu'il a pris une chair qu'il a rendue par lui-même à la vie, la rappelant du sein des enfers. Au reste, dans tout ce psaume, l'Esprit qui inspire le prophète nous prédit les mystères de la Passion du Christ; ce sont eux qui lui valent d'avoir des frères, en raison du plan divin qui comportait ses souffrances.

L'Apôtre, lui aussi, connaît ce mystère selon lequel le Christ a des frères, puisqu'il le présente comme : «Le premier-né d'entre les morts» (Col 1,18) et : «Le premier-né d'un grand nombre de frères» (Rm 8,29). S'il est «le premier-né d'un grand nombre de frères», c'est qu'il est «le premier-né d'entre les morts». Et si son corps connaît un mystère de la mort, sa chair connaît aussi un mystère des frères. Par conséquent ces frères viennent de la chair de Dieu, parce que «le Verbe s'est fait chair et qu'il demeura parmi nous» (Jn 1,14). Mais par ailleurs, si on considère le Christ selon ce caractère exceptionnel d'être le seul-engendré, Dieu le seul-engendré est sans frères.

16. Car le Verbe s'est fait chair pour demeurer parmi nous

Or pour avoir pris notre chair, le Christ renferme en lui toute notre nature, il est devenu ce que nous sommes, sans avoir perdu ce qu'il était, ayant Dieu pour Père déjà par sa naissance, et maintenant par son état de créature. Oui, il l'est à présent selon sa condition de

L'HOMME DIVINISÉ

créature, puisque tout vient de Dieu, le Père. Dieu est en effet le Père de tous les êtres, puisque tout vient de lui et que tout est en lui. Mais pour Dieu, l'Unique-Engendré, Dieu n'est pas seulement son Père en tant qu'il est «Verbe fait chair» (Jn 1,14). Il est également son Père du fait que Dieu «le Verbe était au commencement près de Dieu» (Jn 1,1). Mais comme «le Verbe s'est fait chair» (Jn 1,14), Dieu est pour lui un Père à la fois dans sa naissance, celle de Dieu le Verbe, et dans la création de sa chair. Car Dieu est le Père de toute chair, mais ce n'est pas dans ce sens qu'il est un Père pour Dieu le Verbe. Dieu le Verbe ne cesse pas d'être Verbe, et il est chair. Car le Verbe, parce qu'il «s'est fait chair et qu'il a demeuré parmi nous» (Jn 1,14), est vraiment le Verbe, puisqu'il «habite», et il est vraiment homme-Dieu, puisqu'il est le Verbe fait chair : car il faut bien qu'il habite, celui qui demeure, et se faire chair se comprend de celui qui naît. Et dire qu'il habite parmi nous, c'est affirmer qu'il a pris sur lui notre chair, car du fait que le Verbe fait chair demeure parmi nous, Dieu réside en toute vérité dans notre corps.

Si donc le Christ Jésus, homme selon la chair, dépouillait Dieu le Verbe de sa nature, ou si Dieu le Verbe n'était pas l'homme Jésus Christ, en raison du mystère de la tendresse divine, ce serait une atteinte à sa nature divine de prétendre que son Père est notre Père et que son Dieu est notre Dieu. Mais si Dieu le Verbe, l'homme Jésus Christ, ne cesse pas d'être Dieu le Verbe, nous partageons ensemble, lui et nous, le même Dieu et le même Père, mais seulement en raison de cette nature humaine par laquelle le Verbe est notre frère : ceci parce que Je message adressé à ses frères : «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jn 20,17), ne doit pas s'entendre comme venant du Verbe en tant qu'Unique Engendré, mais du Verbe fait chair.

17. Le Dieu de Jésus Christ et le Père de sa gloire

L'Apôtre prend aussi certaines précautions dans son langage pour ne pas prêter flanc à l'impiété par l'emploi de termes peu précis. Nous l'avons vu dans le texte ci-dessus, en plaçant au début de la parole du Seigneur le mot : «frères», l'évangéliste nous avait enseigné que ce passage se rapporte en son entier à la communauté de nature que nous avons avec le Christ et qui fait de lui notre frère, puisque ce message est destiné à ses frères : ceci pour que nous ne regardions pas comme faisant tort à sa divinité ce qui se rapporte au mystère de la divine tendresse. Car notre communion avec lui par laquelle son Père est notre Père et son Dieu notre Dieu, nous vient de son incarnation, c'est par la naissance de son corps que nous sommes regardés comme ses frères.

Personne ne pourrait donc mettre en doute que Dieu le Père soit aussi le Dieu du Seigneur Jésus Christ. Mais cette affirmation qui chez nous est empreinte de respect, ne saurait donner prise à l'impiété. Si le Père est le Dieu du Christ, cela ne veut pas dire que celui-ci soit un Dieu d'une autre espèce; mais parce qu'il est Dieu, né du Père, et qu'il est serviteur par suite du plan divin, il a d'une part un Père, puisqu'il est Dieu, né de ce Père, et il a d'autre part son Dieu, puisqu'il est chair, né de la Vierge. L'Apôtre nous confirme cet enseignement dans une phrase courte et nette : «Je fais mémoire de vous dans mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse qui vous le fasse connaître» (Ep 1,16-17).

Par suite, là où il est question de cc Jésus Christ n, on parle du «Dieu de Jésus Chris»; mais quand il est question de «gloire n, on parle du «Père». Celui donc qui pour le Christ, est Père sous l'angle de la gloire, est aussi Dieu pour le même Christ, en tant qu'il est Jésus. Jésus est en effet le nom qui fut donné par l'Ange au Christ Seigneur que Marie devait enfanter. Par ailleurs, le prophète l'appelle : «Christ-Seigneur-Esprit».

On peut ajouter que dans la plupart des versions, si on lit ce texte de l'Apôtre dans le latin, ce passage est plus obscur, car la langue latine ne fait pas usage des articles qu'emploie toujours le grec, langue élégante où tous les mots ont leur portée. Le grec écrit : «Ο Θεος του κυριου ημων Ιησου Χριστου, ο πατηρ της δοξης». Si le latin permettait l'emploi constant de l'article, il faudrait lire : «Ille Deus illius Domini nostri Jesu Christi, ille Pater illius claritatis». Ces membres de phrase : «Ille Deus illius Jesu Christi», et : «Ille Pater illius claritatis», exprimeraient, dans la mesure où nous pouvons le comprendre, ce qui caractérise le Fils. Lorsqu'il s'agit de la gloire du Christ, Dieu est son Père; mais lorsqu'il s'agit du Christ Jésus, le Père est son Dieu. Ainsi, puisqu'il est serviteur, Dieu est son Dieu, dans le plan divin de l'Incarnation, et puisqu'il est Dieu, Dieu est son Père, dans la gloire.

18. Oint de préférence à ses compagnons, pour la régénération de la chair

L'HOMME DIVINISÉ

Or le cours du temps et la suite des âges ne nous offrent pas différents Esprits : c'est un seul et même Christ qui se montre dans la chair et qui demeure en Esprit dans les prophètes. Il parle en effet par la bouche du saint patriarche David en ces termes : «Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons n (Ps 44,8). Ce texte ne se rapporte pas à un autre mystère qu'à l'économie de l'Incarnation. Car celui qui envoie dire à ses frères que son Père est leur Père et que son Dieu est leur Dieu, se disait alors oint par son Dieu de préférence à ses compagnons. Le Christ, en tant que Fils seul-engendré, n'a pas de compagnons, et pourtant nous lui en reconnaissons lorsqu'il a pris notre chair. Cette onction en effet, ne profite pas à ce Fils bienheureux et incorruptible qui demeure dans la nature de Dieu, mais au mystère de son corps entier, et à la sanctification de l'humanité qu'il a prise sur lui. L'Apôtre Pierre le certifie par ces mots : cc En vérité, ils se sont en effet ligués dans cette ville contre ton saint Fils Jésus que tu as consacré par ton onction» (Ac 4,27). Et ailleurs : cc Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée : vous connaissez Jésus de Nazareth, ses débuts en Galilée, après le baptême prêché par Jean; vous avez appris comment Dieu l'a oint de l'Esprit saint et de force» (Ac 10,37-38).

Jésus a donc été oint en vue du mystère qui régénère la chair. Et il n'y a pas lieu de douter qu'il fut oint de l'Esprit de Dieu et de force : lorsqu'il remonte du Jourdain, la voix de Dieu se fait entendre : «Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré !» (Lc 3,22); ainsi par ce témoignage qui assurait que le Christ avait une chair sanctifiée, l'on pouvait reconnaître chez lui l'onction d'une puissance spirituelle.

19. Cette onction du Christ n'est pas sa promotion, mais la nôtre

Par ailleurs, puisque : «Au commencement, le Verbe était près de Dieu» (Jn 1,1) l'onction de sa nature n'a pas à être expliquée ou racontée; l'Évangéliste ne nous dit rien d'autre que : «Il était au commencement». Et à vrai dire, Dieu le Fils n'avait pas besoin d'être oint par l'Esprit et la puissance de Dieu : il est l'Esprit et la Puissance de Dieu.

Dieu est donc oint de préférence à ses compagnons. Et s'il y a plusieurs oints selon la Loi avant l'Incarnation, le Christ qui maintenant est oint de préférence à ses compagnons, leur est postérieur dans le temps, tout en leur étant préféré. Aussi la parole du prophète nous dépeint-elle cette onction postérieure qui se fera dans le temps, en ces termes : «Tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons»(Ps 44,8). Un fait postérieur et qui découle d'un autre, n'est jamais mentionné comme antérieur; le mérite est toujours postérieur à l'existence de celui qui peut mériter. Car pour mériter, il faut qu'existe celui qui acquerra ce mérite.

Si donc nous rapportons l'onction à la naissance de Dieu, le Fils Unique, comme il a mérité cette onction par son amour de la justice et sa haine de l'iniquité, il faudra conclure que le Fils a été promu par cette onction, plutôt qu'engendré. Dès lors, le Fils qui ne serait pas né de Dieu, se verrait donc élevé à la dignité divine par cette promotion et cet accroissement d'être; il aurait été oint comme Dieu à cause de son mérite; et maintenant, on aurait un Christ-Dieu qui le serait en raison de quelque chose, et non pas un Christ-Dieu qui serait la raison d'être de tout. Comment dès lors, interpréter ce texte de l'Apôtre : «Tout a été créé en lui et par lui; il est avant tout et tout subsiste en lui» (Col 1, 16-17) ?

En lui, c'est l'homme qui est sanctifié

Mais non, le Seigneur Dieu, Jésus Christ, n'est pas établi Dieu pour quelque motif ou par suite de quelque circonstance, il est né Dieu. Et celui qui est Dieu par sa. génération, n'est pas promu au rang de Dieu après sa naissance, pour quelque bonne raison, mais du fait qu'il est né, il n'est pas autre en naissant, que ce qu'est Dieu. Certes, son onction a un motif, mais le profit apporté par cette onction ne concerne pas celui qui n'a pas besoin de promotion; il regarde celui qui, en raison du gain qui lui a été apporté par ce mystère, avait grand besoin du profit offert par cette onction, c'est-à-dire pour que le Christ, qui est homme avec notre humanité, soit sanctifié par cette onction.

Si donc le prophète manifeste ici encore, l'économie du Christ-serviteur, en raison de laquelle celui-ci est oint par son Dieu de préférence à ses compagnons, et si le motif pour lequel il est oint, c'est qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité, pourquoi donc ce langage du prophète ne se rapporterait-il pas à cette nature selon laquelle le Christ a des compagnons par suite de son incarnation ? L'Esprit qui anime le prophète choisit avec le plus grand soin les termes qu'il emploie : puisque Dieu est oint par son Dieu, il en résulte que, selon le plan divin qui lui vaut cette onction, le Christ a un Dieu, mais que, selon sa propre nature, il est Dieu.

L'HOMME DIVINISÉ

Dieu est donc oint. Mais je te pose cette question : Celui qui a été oint, est-ce Dieu le Verbe, celui qui était au commencement ? Certainement pas, car l'onction est postérieure à sa divinité. Puisque ce n'est pas le Verbe, né du Père, Dieu auprès de Dieu au commencement qui a été oint, c'est donc nécessairement ce qui lui est postérieur dans l'ordre de l'Incarnation, qui a reçu l'onction. Et puisque Dieu est oint par son Dieu, ce qui est oint en lui, c'est ce qui en lui est serviteur, cette nature qu'il a prise sur lui par le mystère de la chair.

20. Par son incarnation, le Christ partage avec nous le même Père et le même Dieu

Que personne donc ne profane en lui donnant un sens impie, ce grand mystère de la tendresse divine qui s'est manifesté dans la chair, et que nul ne s'égale au Fils Unique, sous le rapport de sa nature divine ! Que le Christ soit pour nous à la fois notre frère et notre compagnon, en tant que «Verbe fait chair qui habite parmi nous» (Jn 1,14), et en tant qu'il est «le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus Christ» (I Tm 2,5). Qu'il partage avec nous qui sommes serviteurs, le même Père et le même Dieu !

Oui, il a été oint de préférence à ses compagnons, dans cette nature où tous participent à son onction, bien que lui, il ait été oint à un titre spécial. Il est oint dans ce mystère où il apparaît comme Médiateur, homme aussi véritable qu'il est vrai Dieu, Dieu né de Dieu, possédant avec nous le même Père et le même Dieu, dans cette communion avec nous qui le constitue notre frère.

3. La soumission du Christ à son Père

21. Voici un autre texte qu'utilisent les hérétiques

Mais on nous dira peut-être : la soumission du Christ à son Père, la remise de son royaume entre les mains du Père, et ces mots : «Ensuite ce sera la fin» (1 Co 15,24), sont à comprendre comme signifiant pour le Christ l'abolition de sa nature, la perte de sa puissance, ou une faiblesse de sa nature divine. Plusieurs, en effet, interprètent ce passage en ce sens : le Christ sera soumis à Dieu lorsque tous lui seront soumis et par suite, il ne sera plus Dieu, ou s'il remet son royaume, c'est qu'il ne sera plus roi, et puisqu'on nous dit que ce sera la fin, la perte de sa puissance en découle.

22. Reprenons ce texte

Il est opportun de nous remettre devant les yeux ce passage de l'Apôtre, pour en saisir tout le sens; en exposant la raison d'être de chaque phrase du texte, nous pourrions comprendre tout ce mystère dans son ensemble.

«Puisque la mort est venue par un homme, nous dit l'Apôtre, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ. Mais chacun à son rang : en tête, le Christ, ensuite ceux qui seront au Christ lors de son avènement. Puis ce sera la fin, quand il remettra son royaume à Dieu le Père, après avoir anéanti toute Principauté et toute Puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds. Car Dieu a tout mis sous ses pieds, Le dernier ennemi vaincu par lui, c'est la mort. Mais quand il dira : Tout a été soumis, c'est à l'exclusion de Celui qui lui a tout soumis, et il se soumettra alors à Celui qui lui aura tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous» (1 Co 15,21-28).

23. C'est Dieu qui nous donne de comprendre l'Écriture

L'Apôtre choisi pour être le Maître des Nations, «non par un dessein des hommes, ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus Christ.» (Ga 1,1), nous explique les secrets des mystères célestes dans un langage aussi précis que possible. Et celui qui fut ravi jusqu'au troisième ciel et entendit des paroles ineffables, livre à la saisie de notre intelligence humaine, cela seulement que la nature de l'homme est capable de percevoir. n le sait, certaines de ses paroles ne seront pas comprises sur-le-champ, car la faiblesse de notre esprit a besoin d'un certain temps pour comprendre vraiment et parfaitement ce que les oreilles ont perçu; la pensée suit l'oreille avec un certain retard, puisqu'alors même que l'on entend une parole et que l'on en comprend le sens, c'est pourtant Dieu qui donne l'intelligence à ceux qui désirent comprendre.

En effet, après avoir donné bien des enseignements à Timothée, son disciple instruit dès l'enfance dans les saintes Lettres par la glorieuse foi de son aïeule et de sa mère», l'Apôtre ajoute ceci : «Réfléchis à ce que je te dis, car Dieu te donnera l'intelligence en toutes choses» (2 Tm 2,7). S'il lui conseille de réfléchir, c'est que ce n'est pas toujours facile de

L'HOMME DIVINISÉ

comprendre. Mais le don de l'intelligence qui vient de Dieu, est la récompense d'une foi qui mérite à la faiblesse de notre pensée, la grâce de se voir révéler ce qu'elle ne peut arriver à saisir. Si donc Timothée, homme de Dieu, au témoignage de l'Apôtre, et vrai fils de Paul dans la foi, reçoit le conseil de réfléchir, parce qu'en tout Dieu lui donnera l'intelligence, nous aussi, souvenons-nous que cette invitation de l'Apôtre s'adresse à nous, et sachons que le Seigneur nous donnera de comprendre tous les points difficiles.

24) D'après Paul, c'est Dieu qui nom éclaire. Aussi allons notre chemin !

Et si d'aventure, par un errement de notre condition humaine, nous nous attachions à quelque préjugé de notre esprit, ne refusons pas à notre intelligence le profit qui lui serait accordé par la grâce de la révélation; d'avoir interprété une chose dans tel sens ne doit pas nous conduire à rougir de rectifier et de modifier pour le rendre plus juste. un jugement que nous aurions porté. Le même bienheureux Apôtre écrit encore aux Philippiens pour leur permettre de se conduire d'une façon sage et réfléchie : «Pour nous qui sommes parfaits, voilà ce qu'il nous faut penser; et si, sur quelque point, vous pensez autrement, Dieu vous éclairera là-dessus. En attendant, hâtons-nous de marcher sur cette route sur laquelle nous nous sommes engagés» (Ph 3,15-16).

Une pensée trop hâtive ne doit pas devancer la révélation de Dieu. Car l'Apôtre sait comment raisonnent ceux qui ont des sentiments parfaits. Et pour ceux qui comprennent les choses différemment, il espère que la révélation de Dieu leur permettra de les juger d'une manière parfaite.

S'il en est donc qui auraient compris d'une manière différente la profonde économie dont la connaissance reste cachée, et qui auraient ensuite été initiés par nous à une doctrine correcte et plausible, qu'ils ne rougissent pas d'avoir été amenés par la révélation de Dieu, à une manière de penser parfaite, conformément à l'enseignement de l'Apôtre, et qu'ils ne préfèrent pas ignorer la vérité, pour ne pas avoir à secouer une torpeur qui les maintient dans l'erreur. Car l'Apôtre conseille à ceux qui ont des pensées différentes et qui ont reçu la révélation de Dieu, de se hâter sur cette route où ils se sont engagés. Laisant de côté la manière de voir que nous tenons de notre ignorance première, attachons-nous à la révélation qui nous est faite et nous permettra de parvenir à une intelligence parfaite.

Oui, engageons-nous sur cette route où nous pourrons ensuite marcher d'un bon pas. Si d'aventure une erreur venait à nous retarder en nous faisant dévier de notre chemin, la révélation faite par Dieu nous permettra de retrouver cette route sur laquelle nous nous hâtons, et rien ne pourra freiner notre allure. Car c'est vers le Christ Jésus, «le Seigneur de la gloire» (1 Co 2,8), que nous courrons, vers celui en qui tout est renouvelé, au ciel et sur la terre, vers celui en qui tout subsiste, vers celui en qui et avec qui nous demeurerons toujours. Engagés sur cette route, nous avons des pensées parfaites. Et si nous jugions différemment, Dieu nous révélerait ce qu'il faut penser pour avoir des sentiments parfaits.

A la lumière de la foi que nous transmet l'Apôtre, revenons donc au mystère contenu dans les paroles que nous avons sous les yeux. Nous suivrons en tout la méthode employée plus haut, et nous autorisant de ce que l'Apôtre vient de nous dire, nous dénoncerons toute interprétation suggérée par une volonté empreinte de mauvaise foi, nous appuyant sur la vérité transmise par l'Apôtre.

25. Le texte comporte une triple difficulté

Ce texte de l'Écriture soulève trois problèmes, à savoir selon l'ordre des termes : d'abord la fin du monde, ensuite la remise du royaume au Père, et enfin la soumission du Christ à celui-ci. En conséquence, on pourrait comprendre que le Christ cesse d'être Christ à la fin du monde, qu'il ne conserve plus son royaume, puisqu'il le remet à son Père, et qu'étant soumis à Dieu, il ne jouit plus de la nature divine.

26. Remarquons l'ordre donné par l'Apôtre

Commençons d'abord par souligner que tel n'est pas l'ordre donné par l'Apôtre. Celui-ci commence par nous parler de la remise du royaume au Père, puis de la soumission du Fils à celui-ci, et pour terminer de la fin du monde. Mais par ailleurs, il met en relation les causes avec leurs effets : si un événement aboutit à un autre, il prend soin d'énoncer toujours le précédent avec sa propre cause. Ainsi ce sera la fin, mais «quand le Christ aura remis son royaume à Dieu». Il remettra son royaume, mais «quand il aura anéanti toute Principauté et toute Puissance». Il anéantira toute principauté et toute puissance, parce qu' «il faut qu'il règne». Il régnera, «jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds». Il placera tous

L'HOMME DIVINISÉ

ses ennemis sous ses pieds, parce que «Dieu a tout mis sous ses pieds». Dieu lui a tout soumis, pour que «le dernier ennemi vaincu par lui soit la mort». Et lorsque tout lui aura été soumis, excepté «celui qui lui aura tout soumis», lui aussi sera alors soumis à celui qui lui a tout soumis. Or cette soumission n'a pas d'autre motif que celui-ci : «pour que Dieu soit tout en tous».

La fin de tout cela est donc que Dieu soit tout en tous.

27. Approfondissons le sens des mots

Avant d'aller plus loin, cherchons si cette fin est une disparition, si la remise du royaume est une perte, si la soumission du Christ est chez lui une faiblesse. Si ces mots n'ont pas forcément un sens négatif, nous les comprendrons dans leur vrai sens, tel que l'Apôtre a voulu nous le faire entendre.

28. Que veut dire le mot : «Fin» ?

Le Christ est «la fin de la Loi» (Rm 10,4). Or je te pose cette question : Le Christ est-il venu abolir la Loi ou lui donner sa perfection ? Si le Christ, qui est la fin de la Loi, n'est pas venu abolir celle-ci, mais lui donner sa perfection – il l'affirme : «Je ne suis pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir» (Mt 5,17) –, la fin n'est donc pas une disparition, mais la perfection achevée.

Car tous les êtres tendent vers leur fin, non pas pour cesser d'exister, mais pour demeurer dans cet état vers lequel ils tendent. Et tout existe pour une fin, et la fin elle-même est son propre terme. Comme la fin est tout, elle est tout pour elle-même. Et puisqu'elle ne débouche sur rien d'autre, ne se dirige vers aucun temps ou aucun autre objet qu'elle-même, ce vers quoi tend toute espérance se porte toujours sur la fin.

Et par suite, le Seigneur nous invite à conserver jusqu'à la fin la constance d'une foi aimante : «Bienheureux, nous dit-il, celui qui persévérera jusqu'à la fin» (Mt 10,22). Il ne s'agit pas ici d'une bienheureuse disparition, cette persévérance n'a pas pour fruit le non-être, et la récompense de cette foi n'est pas une destruction. Au contraire, puisque la fin où tend la béatitude qui nous est offerte, est d'une qualité infinie, bienheureux sont ceux qui persévèrent jusqu'à cette fin où la béatitude sera parfaite : le désir d'une espérance fidèle ne saurait se porter au-delà. La fin est donc un état stable et permanent vers lequel on tend.

Dans le même sens, l'Apôtre prédit la fin des impies, pour leur donner à craindre de se perdre : «Leur fin, dit-il, c'est la perdition. Mais pour nous, notre espérance est dans les cieux» (Ph 3,19-20). Si donc il y a une fin aussi bien pour les impies que pour les bienheureux, et si cette fin devait être entendue comme étant une disparition, l'amour que l'on a envers Dieu et l'impiété seraient alors à mettre sur le même pied, puisqu'impie et bienheureux seraient assurés d'avoir pour fin de ne plus exister. Mais alors comment notre espérance serait-elle dans le ciel, si la fin consistait pour nous comme pour les impies, à ne plus exister ? Si l'on parle pour les saints d'une espérance, et pour les impies d'une fin, non vraiment, nous ne pouvons croire que la fin soit une disparition ! Quel châtement serait-ce en effet, pour les impies, que de ne pas ressentir les flammes vengeresses, ayant perdu la possibilité de souffrir, du fait de leur disparition ?

La fin est donc un achèvement qui demeure et sanctionne un état irrévocable; elle est réservée aux bienheureux et préparée pour les impies.

29. Que veut dire la remise du Royaume ?

Il n'y a donc pas à en douter, la fin ne doit pas être comprise comme une disparition, mais comme un état inamissible. Certes il y aurait encore bien à dire pour expliquer complètement cette expression, mais nous pensons en avoir assez parlé pour montrer en quel sens on doit entendre ce mot.

Voyons maintenant si la remise du Royaume au Père signifie pour le Christ la perte de sa royauté, et si, du fait qu'il remet son royaume, il ne le possède plus. Quelqu'un s'efforcera peut-être de nous en convaincre dans l'acharnement d'une stupide impiété; il lui faudrait alors nécessairement admettre que le Père a tout perdu en livrant tout à son Fils, si livrer veut dire ne plus avoir ce que l'on a donné. Le Seigneur dit en effet : «Tout m'a été donné par mon Père» (Mt 11,27), et aussi : «Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre» (Mt 28,18). Si donc avoir donné, c'est être privé de ce que l'on a donné, le Père ne possède plus ce qu'il a donné à son Fils. Mais si le Père jouit encore de ce qu'il a donné à celui-ci, il n'y a pas lieu de croire que le Fils ne possède plus ce qu'il a remis à son Père.

L'HOMME DIVINISÉ

Par conséquent, si avoir tout remis n'est pas à interpréter comme être privé de ce que l'on a, il nous reste à reconnaître que cette remise du royaume au Père s'effectue par suite d'un plan divin, ce qui nous explique comment le Père possède encore ce qu'il a donné, et comment le Fils n'est pas dépouillé de ce qu'il a remis.

30. Que veut-on dire lorsqu'on parle de soumission du Christ à son Père ?

En ce qui concerne cette soumission du Christ à son Père, beaucoup d'autres passages de l'Écriture viennent aider notre foi et nous empêchent de l'interpréter d'une manière qui porterait préjudice au Fils; toutefois ce passage en particulier, est des plus importants en ce sens.

Et j'interroge d'abord le simple bon sens : une soumission doit s'entendre comme celle qui s'instaure lorsque nous plaçons sous la dépendance l'un de l'autre deux êtres dotés de qualités opposées, un serviteur sous son maître, un être faible sous un être fort, un homme de rien sous un homme au faite des honneurs. Selon cette manière de voir, le Fils serait soumis à Dieu son Père par suite de la différence de deux natures qui s'opposeraient. Si l'on avait une telle pensée, l'on se heurterait au langage de l'Apôtre qui a pris soin de contrecarrer cette erreur venant d'une vue par trop humaine. Il nous précise en effet, que lorsque tout sera soumis au Christ, celui-ci sera alors soumis à celui qui lui aura tout soumis : par ces mots : «il sera alors soumis», l'Apôtre exprime le plan divin réalisé dans le temps. Car si nous donnons un autre sens à sa soumission, dire : «il sera alors soumis», veut dire à coup sûr, qu'auparavant le Christ n'était pas soumis. Et nous le présentons alors comme un révolté, un être arrogant, un impie que brise et réprime la contrainte du temps, et dont l'enflure d'une impiété despotique est réduite à une obéissance tardive. Mais en ce cas, pourquoi le Christ aurait-il affirmé : «Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais ce Ille de Celui qui m'a envoyé» (Jn 6,38); et ailleurs : «Mon Père m'aime parce que je fais toujours ce qui lui plaît» (Jn 8,29); ou ceci : «Père que ta volonté soit faite !» (Mt 26,42). Ou pourquoi l'Apôtre ajouterait-il : «Il s'est abaissé, se faisant obéissant jusqu'à la mort» (Ph 2,8) ? Il s'est abaissé, mais il n'y a rien de bas en sa nature. Il s'est fait obéissant, mais c'est de son propre gré qu'il a obéi, puisque son obéissance est une conséquence de son abaissement.

Par conséquent, si Dieu le Fils seul-engendré s'abaisse et se fait obéissant à son Père jusqu'à la mort de la croix, comment entendre qu'il doive un jour se soumettre à son Père, lui à qui tout est soumis ? Cela ne s'entend que si cette soumission n'est pas une nouvelle obéissance, mais le mystère de l'économie divine, car si la soumission du Christ commence dans le temps, le respect qu'il a envers son Père dure à jamais.

Le sens de cette soumission n'est donc rien d'autre que la manifestation du mystère.

31. Cette soumission n'est pas une nouveauté réservée au siècle à venir. Elle existe déjà dans le Christ

Ce qu'est cette soumission doit s'entendre selon l'espérance même de notre foi. Car nous pouvons en être certain, le Seigneur Jésus Christ, ressuscitant d'entre les morts, s'est assis à la droite de Dieu. L'Apôtre lui-même s'en porte garant; il nous dit : «Son énergie, sa force toute-puissante, il les a mises en œuvre dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite, dans les cieus, au-dessus de toute Principauté, de toute Autorité, de toute Puissance, de toute Domination, et de tout autre nom qui puisse être nommé. non seulement dans ce monde, mais dans le siècle à venir. Et il a tout mis sous ses pieds» (Ep 1,19-22).

En ce passage, l'Apôtre regarde comme déjà accompli en vertu de la puissance de Dieu, ce qui arrivera plus tard ! Car les événements qui s'accompliront à la plénitude des temps, sont déjà dans le Christ, en qui réside toute plénitude; et ces événements futurs nous sont annoncés pour nous tracer l'ordre du plan divin plutôt que pour nous faire entrevoir une nouveauté. Dieu en effet, met tout sous les pieds du Christ, bien que tout ait encore à lui être soumis : en affirmant que tout est mis sous ses pieds, l'Apôtre souligne la puissance immuable du Christ; mais en laissant entendre que tout lui sera soumis à la plénitude des temps, il permet le progrès dans la fo. des générations qui se succéderont.

32. Soumission n'est pas destruction

Mais d'un autre côté, c'est bien clair, toute puissance qui s'opposera au Christ doit être anéantie, et le prince qui règne entre ciel et terre, comme le pouvoir de l'esprit du mal, seront livrés à la mort éternelle, selon cette sentence : «Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges» (Mt 25,41). Or destruction

L'HOMME DIVINISÉ

n'est pas soumission. Car détruire une puissance qui s'oppose à nous, c'est lui ôter à jamais tout droit de dominer sur nous, et par la destruction de cette puissance, empêcher son règne tyrannique. C'était ce que voulait dire le Seigneur, lorsqu'il précisait : «Mon royaume n'est pas de ce monde» (Jn 18,36). Il avait affirmé auparavant que le maître puissant de ce royaume, c'était le prince de ce monde dont la puissance devait prendre fin quand la domination qu'exerçait son règne serait détruite. Mais la soumission qui est le fait de l'obéissance et de la foi, est cette manifestation du changement et de la transformation.

33. Au reste le Père et le Fils ont une même action

C'est pourquoi, lorsque les Puissances seront anéanties, les ennemis du Christ lui seront soumis. Ils lui seront soumis en ce sens qu'il se les soumettra lui-même. Mais s'il se les soumet, c'est que Dieu les lui soumet".

L'Apôtre ignorerait-il la force de ce texte de l'Évangile : «Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire» (Jn 6,44) ? Et pourtant nous lisons aussi : «Personne ne va au Père que par moi» (Jn 14,6). C'est ainsi que le Christ se soumet maintenant ses ennemis, mais que cependant, c'est Dieu qui les lui soumet, puisqu'il nous assure que tout ce qu'il fait, Dieu le fait en lui. Et si personne ne va au Père que par le Christ, il n'en est pas moins vrai que personne ne vient à lui si le Père ne l'attire. Nous devons le reconnaître Fils de Dieu, aussi nous apprend-il qu'il possède en lui la vraie nature de son Père. De la sorte, le Père invite à venir à lui ceux qui connaissent son Fils, et le Père reçoit ceux qui croient en son Fils : car si nous savons et reconnaissons que le Père est dans le Fils, c'est parce que nous avons reconnu en lui Dieu le Père, nous qui sommes devenus adorateurs parfaits du Fils, par l'adoration rendue au Père.

Le Père nous conduit donc au Fils, parce qu'il importe d'abord de croire que le Père est Père. Mais personne ne va au Père sans passer par le Fils, car si nous ne croyons pas au Fils, nous ne connaissons pas le Père; nous ne sommes pas conduits à l'adoration du Père, si nous n'avons d'abord reçu de vénérer le Fils. Et ainsi, lorsque nous connaissons le Fils, le Père nous conduit à la vie éternelle et nous reçoit. Et ceci se fait par le Fils, puisque c'est lui qui nous annonce le Père, et que si le Père nous conduit au Fils, lui-même nous mène au Père.

Pour une intelligence plus complète du texte que nous expliquons ici, il nous fallait rappeler ce mystère : le Père tout à la fois nous conduit au Fils et nous reçoit du Fils. Ainsi nous comprenons mieux dans quel sens Dieu soumet tout au Christ parce que le Christ se soumet tout : c'est que le Christ possède par naissance la nature de Dieu, et c'est cette nature divine qui opère en toutes ses œuvres; ce qu'il fait, Dieu le fait, et pourtant il fait lui-même ce que Dieu ferait; cependant il le fait de telle sorte qu'en ce qu'il fait, on comprenne que le Fils de Dieu agit, et que par contre, en ce que Dieu fait, on perçoive qu'il existe en lui, comme dans le Fils, ce qui caractérise la nature du Père.

34. Les ennemis qui seront soumis au Christ, ce sont les juifs

Lorsque les Principautés et les Puissances seront anéanties, ses ennemis seront donc placés sous les pieds du Christ». Le même Apôtre nous apprend à interpréter 'quels seront ces ennemis : «Selon l'Évangile, nous dit-il, ils sont encore ennemis à cause de vous, mais selon l'élection, ils sont chéris à cause de leurs pères» (Rm 11,28). Rappelons-nous le donc, les Juifs sont «les ennemis de la croix du Christ» (Ph 3,18). Mais parce qu'ils sont «chéris à cause de leurs pères», nous les savons réservés pour la soumission, comme l'affirme ce texte : «Car je ne veux pas, frères, vous laisser ignorer ce mystère, de peur que, vous ne vous complaisiez en votre sagesse : une partie d'Israël s'est endurcie, jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens. Et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : De Sion viendra le libérateur, et il ôtera de Jacob toute impiété; et voici que Je sera mon alliance avec eux, lorsque j'aurai ôté leurs péchés» (Rm 11,25-27). Ses ennemis seront donc soumis sous ses pieds.

35. La soumission dernière n'est pas anéantissement, mais glorification

Mais il nous faut comprendre ce qui suivra cette soumission.

Voici : «Le dernier ennemi par lui vaincu, sera la mort» (1 Co 15,26). Or la victoire sur la mort n'est autre que la résurrection des morts, puisque la destruction du corps par la corruption prenant fin, l'éternité de la nature vivifiée et maintenant céleste, sera assurée, selon ce texte : «Il faut en effet, que ce corps corruptible revête l'immortalité. Alors s'accomplira la parole qui a été écrite : La mort a été engloutie avec sa violence. Où est-il, ô mort, ton aiguillon ? Où est-elle, ô mort, ta violence ?» (1 Co 15,53-55).

L'HOMME DIVINISÉ

La mort est donc vaincue lorsque les ennemis auront été soumis, et la mort vaincue, vient ensuite la vie immortelle. Or le même Apôtre nous indique quelle est la parfaite caractéristique de la soumission qui suit l'obéissance de la foi; il nous dit : «Il transfigurera notre corps de misère pour le rendre conforme à son corps de gloire, selon la force de son action par laquelle il est capable de se soumettre toutes choses» (Ph 3,21). Par conséquent, il y a encore une autre soumission qui consiste dans le changement d'une condition naturelle en une autre. Car en tant que, d'elle-même, notre nature a une fin, elle se soumet à celui qui lui fait la grâce de passer dans la condition divine. Si eHe prend fin, ce n'est donc pas pour ne plus exister, mais pour y gagner un accroissement d'être. Par ce changement de condition, elle devient soumise, en passant dans la forme d'une autre nature qui la reçoit.

36. Cette glorification sera le partage de la gloire du Christ ...

Ensuite, pour nous donner une explication plus complète de ce mystère, après nous avoir annoncé que le dernier ennemi vaincu sera la mort, l'Apôtre ajoute : «Mais quand il dira :

Tout a été soumis, c'est à l'exclusion de celui qui lui a tout soumis, et il se soumettra alors à celui qui lui aura tout soumis. afin que Dieu soit tout en tous» (1 Co 15,26-28).

La première étape de ce mystère, c'est donc que tout soit soumis au Christ; dès lors, celui-ci se soumettra à Celui qui lui aura tout soumis : de la sorte, comme nous serons soumis à la gloire de son corps de Roi, de même, par un autre éclairage du même mystère, le Christ qui règne dans la gloire de son corps, sera soumis lui aussi, à Celui qui lui aura tout soumis. Or d'être soumis à la gloire de son corps, nous permettra de partager la splendeur de gloire qui le montre Roi dans son corps, puisque nous deviendrons semblables à son corps.

37. ... Cette gloire dont nous parle le récit de la transfiguration

A vrai dire, les Evangiles ne gardent pas le silence sur la gloire du Christ, sur cette gloire qui est à présent celle de son corps de Roi. Car on y lit cette parole du Seigneur : «En vérité je vous le dis : Il en est parmi vous ici présents. qui ne verront pas la mort avant d'avoir contemplé le Fils de t'homme venant dans l'éclat de son règne. Et six jours après. Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les conduisit à, l'écart sur une haute montagne. Et Jésus fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme «neige» (Mt 16,28-17,2). Voilà donc montrée aux apôtres la gloire du corps du Christ, tel qu'il apparaîtra dans son royaume. Car le Seigneur se tient là devant eux, dans l'éclat de sa glorieuse transfiguration qui nous découvre la splendeur de son corps de Roi.

38. Et le Seigneur nous a promis de nous faire partager cette gloire

Et le Seigneur donne à ses apôtres l'assurance qu'ils participeront à cette gloire : «Ainsi, leur dit-il, en sera-t-il à la fin du monde : Le Fils de J'homme enverra ses anges, et ils ramasseront pour les chasser hors du royaume, tous les fauteurs d'iniquité et de scandales, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Entende qui a des oreilles !» (Mt 13,40-43).

Le Christ éprouve le besoin de préciser à ses disciples qu'il leur fallait entendre ce qu'il leur disait; les oreilles dont était pourvu leur corps, n'étaient-elles pas tout à l'écoute de ses paroles ? Certes, mais le Seigneur qui désire voir pénétrer en nos cœurs la connaissance de son mystère, exige pour son enseignement une attention pleine de foi.

C'est donc à la fin du monde que les scandales seront enlevés de son royaume. II y a d'un côté le Seigneur qui règne dans la gloire de son corps jusqu'à ce que les scandales soient enlevés. Et il y a d'un autre côté, nous qui sommes assurés d'être rendus semblables à la gloire de son corps, dans le royaume de son Père», éclatants de clarté comme le soleil, dans cet habit royal que le Seigneur transfiguré sur la montagne, dévoila aux yeux de ses Apôtres.

39. Le Royaume du Christ, c'est nous !

Le Christ «remettra donc son royaume à son Père» (1 Co 15,24), non pas en ce sens qu'il renoncera à sa puissance par cette remise du royaume, mais parce que c'est nous qui, rendus conformes à la gloire de son corps, serons le royaume de Dieu. Car le texte ne dit pas : «Il remettra son royaume», mais : «Il remettra le royaume»; c'est nous qu'il remettra à Dieu, après nous avoir constitués «royaume de Dieu» par la glorification de son corps. C'est pourquoi il nous remettra dans le royaume, selon cette invitation de l'Evangile : «Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde» (Mt 25,34).

L'HOMME DIVINISÉ

«Les justes brilleront donc comme le soleil, dans le royaume de leur Père» (Mt 13,43). Car le Fils livrera à Dieu comme étant son royaume, ceux qu'il a conviés à son royaume et à qui il a promis la béatitude propre à ce mystère, par ces mots : «Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu» (Mt 5,8). Par son règne, il enlèvera toute occasion de péché, et les justes brilleront alors comme le soleil dans le royaume du Père. Il livre à Dieu le Père le royaume, et voici que ceux qu'il remet au Père, comme étant son royaume, voient Dieu. Et en quoi consiste ce royaume, nous l'apprenons de la bouche du Seigneur lui-même lorsqu'il déclare à ses apôtres : «Le royaume de Dieu est au-dedans de vous» (Lc 17,21).

Or si quelqu'un cherche à savoir qui est celui qui remet le royaume, qu'il écoute : «Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car, puisque c'est par un homme qu'est venue la mort, par un homme aussi vient la résurrection des morts» (1 Co 15,20-21). Tout ce que nous avons dit concernant la question soulevée ici, se rapporte au mystère du corps du Christ, car le Christ est prémices d'entre les morts. Or c'est aussi par ce mystère que le Christ est ressuscité des morts. L'Apôtre nous l'apprend par ces mots : «Souviens-toi de Jésus Christ, ressuscité des morts, issu de la race de David» (2 Tm 2,8); il nous l'enseigne donc ici : mort et résurrection découlent uniquement du plan divin par lequel le Christ est chair.

40. La soumission du Christ, c'est la divinisation de l'homme !

Le Christ règne donc dans ce corps glorieux qui est maintenant son propre corps, jusqu'à ce qu'il anéantisse les Puissances, remporte la victoire sur la mort et se soumette ses ennemis. Telle est la règle gardée par l'Apôtre : l'anéantissement concerne les Puissances, mais la soumission ses ennemis. Ceux-ci étant soumis, le Seigneur se soumettra à Celui qui lui aura tout soumis, c'est-à-dire à Dieu, «pour que Dieu soit tout en tous» (1 Co 15,28), la nature de la divinité du Père envahissant la nature de notre corps que Dieu a pris sur lui. De ce fait, Dieu sera tout en tous : celui qui, par suite du plan divin concernant Dieu et l'homme, est Médiateur entre Dieu et l'homme, a en lui, en vertu de cette économie, d'être chair; aussi, en raison de sa sujétion, doit-il devenir en tous ce qu'est Dieu, de sorte qu'il ne soit pas Dieu en partie, mais en totalité.

S'il se soumet, c'est donc uniquement pour que Dieu soit tout en tous, pour que ne demeure en lui nulle trace de la nature du corps terrestre, de sorte que si auparavant il renfermait en lui l'homme et Dieu, à présent il n'est plus que Dieu. Ce n'est pas qu'il renonce à son corps, mais il le transforme par sa soumission; il ne le supprime pas en le faisant disparaître, mais il le transfigure par son éclat; il ajoute l'humanité à sa divinité, plutôt qu'il ne perd sa divinité par suite de son humanité. S'il se soumet, ce n'est donc pas pour ne plus être, mais pour que Dieu soit tout en tous. Il garde, dans le mystère de sa soumission, le privilège d'être et de demeurer ce qu'il n'est plus, sans être privé de sa nature par une disparition qui ferait en sorte qu'elle n'existe plus.

41. L'Évangile nous donne le même enseignement

L'autorité dont jouit l'Apôtre devrait nous suffire pour croire en toute confiance et comprendre que le Seigneur Jésus Christ, prémices de ceux qui se sont endormis, se doit d'être soumis à son Père, dans le temps et selon l'économie de l'incarnation, afin que Dieu soit tout en tous. Il n'y a pas à voir là une preuve de faiblesse pour sa divinité, mais plutôt l'élévation de la nature humaine qu'il a prise sur lui, puisque le Christ qui était Dieu et homme, est maintenant entièrement Dieu.

Cependant, nous n'avons pas encore parlé des évangiles, et nous risquerions de supposer que ceux-ci ne nous disent rien sur cette glorification du Christ dans son corps, qui lui donne de régner sur lui, et ensuite de se soumettre à son Père pour que Dieu soit tout en tous; aussi nous ajouterons pour étayer notre foi, non seulement le témoignage des Apôtres, mais encore les propres paroles du Seigneur : de la sorte nous verrons que le Christ s'exprime par la bouche de Paul, et qu'avant Paul, lui-même en avait déjà parlé.

42. Le Christ, au moment de la Passion, est déjà glorifié, mais pas encore glorifié

Telle est aussi la raison pour laquelle le Seigneur, révélant à ses Apôtres le plan divin concernant sa gloire, s'exprime ainsi : «Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera» en lui, et voici que maintenant, il l'a glorifié» (Jn 13,31).

Nous voyons dans ce texte, d'abord la gloire du Fils de l'homme, et ensuite la gloire de Dieu dans le Fils de l'homme, ceci étant exprimé dans cette phrase : «Maintenant le Fils de

L'HOMME DIVINISÉ

l'homme est comblé d'honneur, et Dieu est en lui comblé d'honneur.» La première partie de la phrase se rapporte à la gloire de son corps, gloire qui lui vient de l'union de son corps à la nature divine. Vient ensuite l'élévation à la gloire parfaite, qui maintenant doit être obtenue par une augmentation de la gloire accordée à son corps : «Si Dieu a été comblé d'honneur en lui, Dieu aussi le comblera d'honneur, et voici que maintenant, il l'a comblé d'honneur.»

En effet, si Dieu glorifie le Christ en lui, c'est parce que Dieu est à présent glorifié en lui. Que le Christ soit glorifié en lui, cela regarde la gloire de son corps, gloire qui permet de comprendre, par le moyen de ce corps, ce qu'est la gloire de Dieu; la gloire de Dieu est perçue par la gloire qui revêt le Fils de l'homme. Par ailleurs, puisque Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera en lui; Dieu le glorifiera en lui, en lui accordant un accroissement de gloire qui lui vient de ce que Dieu est glorifié en lui; de la sorte, celui qui règne dans la gloire, une gloire qui lui vient de Dieu, passe de là, dans la gloire de Dieu.

Car c'est en lui que Dieu l'a glorifié, c'est-à-dire dans cette nature par laquelle Dieu est ce qu'il est, «pour que Dieu soit tout en tous» (1 Co 15,28), lui qui doit être désormais tout entier en Dieu, par suite de ce plan divin qui le fit être un homme. Et à vrai dire, le Seigneur ne nous cache pas tout à fait le temps où s'opérera cette double glorification : «Dieu, dit-il, le glorifiera en lui, et voici que maintenant, il l'a glorifié.» Ainsi, parce que Judas s'apprête à le trahir, il regarde comme présente la gloire qui, après sa Passion, sera la conséquence de sa résurrection future, mais il considère comme lui étant réservée pour plus tard, la gloire par laquelle Dieu doit le glorifier en lui. Il nous montre la gloire de Dieu manifestée en lui par la puissance de sa résurrection, mais il lui reste à entrer dans la gloire de Dieu, c'est-à-dire à devenir Dieu tout en tous, en raison du plan divin selon lequel il est soumis à son Père.

43. Les allégations des hérétiques sont vraiment hors de tout bon sens !

On voit par là de quelle sottise fait preuve l'acharnement des hérétiques : ils refusent à Dieu ce qu'ils convoitent dans leurs espoirs humains ! Ainsi Dieu serait trop faible pour accomplir en lui-même ce qu'il réalise en un homme ! Ni le texte que nous étudions, ni le simple bon sens dont est dotée notre raison, ne sauraient soutenir que Dieu ne puisse s'accorder aucun bonheur, alors qu'il est tenu, comme par une nécessité de sa nature, de prendre soin de nous ! Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'un accroissement de bonheur, lui qui jouit d'une nature et d'une puissance impassible, mais selon le plan divin, selon ce grand mystère de tendresse qui le fait être Dieu et homme, il ne serait pas maître de se donner à lui-même d'être en totalité tout ce que Dieu est, alors qu'en ce qui nous concerne, il n'y a pas à douter qu'il nous accordera d'être un jour ce que nous ne sommes pas encore ! Car notre résurrection sera la vie assurée à tout homme et le terme de la mort. Et l'éternité incorruptible sera la solde dont nous pouvons être tout à fait sûrs, solde qui nous sera versée en récompense de notre service, non pour prolonger notre peine, mais pour nous combler sans fin de joie et du fruit de la gloire éternelle.

Alors, nous dont l'origine est celle des corps terrestres, nous serions élevés à l'état d'une nature supérieure, et deviendrions conformes au corps glorieux du Seigneur, tandis que le Dieu qui a été reconnu dans la condition de serviteur, bien qu'il ait été glorifié dans son corps pendant qu'il était dans cette condition de serviteur, ne serait pourtant pas rendu semblable à Dieu ? Ainsi celui qui nous accorderait l'état glorieux de son corps, ne pourrait donner à son propre corps rien de plus que la gloire qui nous serait commune à nous et à lui ? Car il est des hérétiques pour donner à ce texte : «Alors il sera soumis à celui qui lui a tout soumis» (1 Co 15,28), l'interprétation suivante : Le Fils sera soumis à Dieu le Père, pour que le Père soit tout en tous par la soumission du Fils de Dieu. Ainsi il manquerait encore à Dieu une perfection qui devrait lui être procurée par la soumission de son Fils, et par suite, Dieu serait privé d'une divinité parfaite et bienheureuse, s'il fallait faire intervenir la succession des temps pour que Dieu soit tout en tous.

44. Il est vrai que seule l'adoration permet de connaître Dieu

Pour moi, j'en suis convaincu, étant donné que seule l'adoration permet de connaître Dieu, il me semble non moins impie de répondre à ces gens, que d'abonder en leur sens ! Impiété que d'espérer exprimer la nature de Dieu qui surpasse tout ce que peut concevoir la pensée, par des mots qui traduisent encore plus mal le peu que perçoit l'intuition de l'intelligence. Impiété aussi, et celle-là est de taille, de discuter pour savoir s'il manque quelque chose à Dieu, s'il est parfait, ou s'il peut acquérir une plénitude encore plus grande que celle qu'il possède. S'il était susceptible de progrès, ce Dieu qui n'est pas autre que le Dieu qu'il a toujours été, s'il pouvait un jour devenir encore plus Dieu qu'il ne l'est, jamais il

L'HOMME DIVINISÉ

n'arriverait à ce qu'il ne lui manque plus rien ! Car une nature à qui il reste encore à progresser, a forcément toujours quelque chose à acquérir, puisqu'une nature qui tend vers le progrès, bien qu'elle progresse sans cesse, est pourtant toujours ouverte à un nouveau progrès. Au contraire, un être dont la nature, parfaite en sa plénitude, demeure toujours ce qu'elle est, n'a plus rien à acquérir pour être davantage parfait, puisqu'une plénitude parfaite n'est pas susceptible de s'élever à une plénitude plus complète.

Rien ne manque à Dieu et il est parfait, voici assurément ce que doit percevoir de Dieu, le regard de celui dont l'intelligence est guidée par l'amour.

45. Ô profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu !

Par ailleurs, l'Apôtre n'ignore pas comment il sied à nos lèvres de parler de Dieu; il le prouve par ces mots : «Ô profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Qui en effet, a connu la pensée du Seigneur, qui a été son conseiller ? Ou qui lui a donné en premier pour recevoir de lui en retour ? Car tout est de lui, par lui et en lui ! A lui soit la gloire éternellement !» (Rm 11,33-36).

C'est un fait : Dieu ne saurait être saisi dans son ensemble par la pensée d'un homme terrestre, et la profondeur de sa sagesse n'est pas épuisée par ce qu'en perçoit l'intelligence qui la scrute. Tout chez lui est plongé dans une profondeur incompréhensible, et rien de lui, ne saurait être entrevu. Personne en effet, n'a connu sa pensée : il n'a pas besoin d'un conseil qui lui vienne du dehors.

Seulement cette constatation d'impuissance que souligne ce texte, ne s'applique qu'à nous et non pas à celui «par qui tout existe» (1 Co 8,6), celui qui est «l'Ange du grand Conseil» (Is 9,5), et qui déclare : «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler» (Mt 11,27).

Pour faire échec à nos esprits insignifiants qui pourtant s'enfoncent dans les profondeurs de la nature divine pour la délimiter et la circonscrire, il nous faut donc faire appel à ce cri d'émerveillement de l'Apôtre : ceci éviterait à certains de se permettre, par légèreté de pensée, d'énoncer sur Dieu des idées autres que celles qui nous ont été enseignées.

46. L'homme ne peut connaître que partiellement les êtres qui l'entourent

En général, voici comment l'on comprend les réalités de la nature : rien ne tombe sous les sens, s'il n'est soumis aux sens : il faut donc, ou bien qu'un objet soit placé devant nos yeux, ou bien que nous nous aidions de quelque chose qui soit postérieur à notre pensée et à notre esprit. Dans le premier cas, parce qu'il peut être touché et regardé, l'objet tombe dans le champ du jugement de notre esprit qui l'apprécie par le toucher et par la vue. Dans l'autre cas, parce qu'il est dans le temps, et que, engendré ou formé, il a pris source après nous, il est soumis lui aussi au jugement de notre pensée qui l'apprécie, du fait qu'il ne devance pas la saisie de notre intelligence.

Certes, notre regard n'est pas apte à scruter les réalités invisibles, lui qui ne saurait distinguer que ce qu'il voit. et notre esprit ne peut se rapporter à un temps où il n'existait pas, et sonder ce qui est antérieur à son origine, étant donné que ses jugements ne portent que sur les réalités qu'il précède dans le temps. Et dans la plupart des cas, il ne sait que dire, par suite du peu de perspicacité qui lui est naturelle, il n'arrive pas à connaître parfaitement la cause des êtres qui l'entourent. Encore moins perçoit-il ce que sont ceux qui existent avant lui, par une causalité éternelle, ne pouvant reculer dans le temps, au-delà de sa naissance.

47. Dieu est toute plénitude

Par conséquent, seul ce qui vient après nous, tombe sous le champ de notre connaissance. Aussi, après nous avoir rappelé la profondeur de la Sagesse de Dieu, l'infini de ses jugements insondables, le secret de ses voies impénétrables, après avoir souligné comme nous sommes incapables de connaître la pensée cachée du Seigneur et ses intentions dont il ne nous a pas fait part, l'Apôtre ajoute : «Qui lui a donné en premier pour recevoir de lui en retour ? Car tout est de lui, par lui et en lui ! A lui soit la gloire éternellement !» (Rm 11,35-36).

Dieu qui existe toujours, n'est pas soumis à une certaine manière d'être et ne saurait être devancé par quelque mouvement de l'intelligence ou de l'esprit. C'est pourquoi tout son être est profondeur incompréhensible et insondable. Tout son être est tel qu'il n'est pas délimité par une manière d'être, mais qu'il est saisi comme immense : car ce qu'il est, il ne l'a reçu de personne et nul ne lui a donné le premier, pour qu'il lui faille rendre quelque chose en

L'HOMME DIVINISÉ

retour. En effet. «Tout est de lui, par lui et en lui». Il n'a pas besoin de ceux qui existent de lui, par lui et en lui; non, il n'en a pas besoin, lui qui est source de tout, artisan de tous les êtres, lui qui contient tout, qui est extérieur à ce qui lui est intérieur. lui le créateur de ceux qu'il a faits. Il n'a nul besoin de ceux qui sont à lui. Il n'y a rien avant lui, rien ne vient d'un autre que lui, rien n'existe en dehors de lui. Que manque-t-il donc à sa plénitude, qu'aurait-il encore à gagner pour devenir dans le temps «Dieu tout en tous» (1 Co 15,28) ? Ou de qui recevrait-il, puisqu'il n'y a rien hors de lui ? S'il n'y a rien hors de lui, c'est qu'il est éternel. Dès lors, par quel surplus compléter, par quel ajout modifier celui qui proclame : «Moi, je suis, et ne change pas !» (MI 3,6) ? Non, en lui ne se discerne ni place pour un changement, ni cause de progrès; on ne découvre rien avant son être éternel, Dieu n'est rien d'autre que Dieu.

Ce n'est donc pas en raison d'une sujétion du Fils, que Dieu sera tout en tous. Ce n'est pas non plus du fait de quelque circonstance qu'il sera rendu parfait, lui de qui. par qui et en qui existent toutes circonstances. Ainsi demeure-t-il le Dieu qu'il a toujours été. il n'a nul besoin de progrès, lui qui, pour être Celui qui est, est toujours par lui et pour lui.

48. Le Christ reste Dieu, même sous son aspect humain

Dieu, le Fils unique. n'est même pas soumis à la nécessité de changer de nature. En effet, il est Dieu, tel est le nom de la Divinité complète et parfaite. Car, nous l'avons enseigné plus haut '8, le sens de cette gloire que Dieu lui restitue, et la raison d'être de sa sujétion, c'est «pour que Dieu soit tout en tous» (1 Co 15,28). Or que Dieu soit tout en tous est un mystère, et non pas une nécessité.

Le Christ, demeurant dans la condition divine, a pris la condition de serviteur; non pas qu'il ait changé, mais en se dépouillant lui-même et en se cachant à l'intérieur de lui-même, il s'est réduit à rien, tout en gardant sa puissance; ainsi il a été jusqu'à s'associer à une forme qui présentait l'aspect d'un homme, parce que l'infirmité de l'humble nature qu'il avait prise, ne supportait pas la nature puissante et immense qu'il était; aussi a-t-il modéré sa force illimitée autant qu'il le fallait pour qu'elle se plie à ce que pourrait subir le corps qu'il s'était uni. Or de s'être maintenu dans ces limites en se vidant de lui-même, n'a porté aucun préjudice à sa puissance, puisque dans l'humilité de celui qui se dépouillait de lui-même, se faisait pourtant jour en lui, la force de toute cette puissance dont il s'était dépouillé.

49. Le Christ nous élève à sa divinité. Tel est le sens de «Dieu tout en tous»

C'est donc pour le progrès de l'humanité assumée par le Christ, que «Dieu sera tout en tous» (1 Co 15,28). Car celui qui a été reconnu dans la forme d'esclave, alors qu'il était dans la forme de Dieu, doit être maintenant proclamé : «Dans la gloire de Dieu le Père» (Ph 2,11); ainsi. on le constatera sans qu'il soit possible de le mettre en doute : il est demeuré dans la nature du Père, puisqu'on reconnaît qu'il est dans la gloire de celui-ci.

Il s'agit donc là d'une économie, et non pas d'un changement de nature : le Christ est, en effet, en Celui en qui il était. Mais il l'est avec cette nuance qu'il commence à être en lui, et s'il commence, c'est qu'il est né comme homme; il s'ajoute la totalité de cette nature qui auparavant, n'était pas Dieu, puisqu'une fois réalisé le mystère de ce plan divin, on nous montre Dieu tout en tous. C'est donc nous qui tirons profit et avantage de ce mystère. nous qui deviendrons semblables à la gloire dont jouit le corps de Dieu 'G. Au reste, le Fils Unique de Dieu, bien qu'il soit né comme homme, n'est pourtant pas autre que ce Dieu tout en tous. Car la soumission de son corps, par laquelle ce qui est chair en lui est absorbé par la nature de l'Esprit, fera qu'il soit Dieu tout en tous, lui qui est en même temps Dieu et homme : or c'est l'homme que nous sommes «qui en tirera profit». Notre profit sera de jouir d'une gloire semblable à celle de l'homme devenu nôtre. Renouvelés dans la connaissance de Dieu, nous serons créés de nouveau à l'image du Créateur, selon cette parole de l'Apôtre : «Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses pratiques, et vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui. pour accéder à la connaissance de Dieu, est renouvelé à l'image de Celui qui l'a créé» (Col 3,9-10).

Ainsi l'homme, image de Dieu, arrivera-t-il à sa perfection.

Car, rendu semblable à la gloire du corps de Dieu, il est élevé à l'image du Créateur, selon les traits prévus pour le premier homme. Après s'être dégagé du péché et du vieil homme, voici l'homme nouveau fait pour connaître Dieu, qui obtient la perfection de sa condition : il connaît son Dieu, et de ce fait. devient son image; son amour empreint de respect le conduit à l'éternité. et d'être éternel lui permet de rester pour toujours l'image de son Créateur.